L'Echo de Manitoba

JEUDI, 2 JUIN, 1898

Nous Nous Souvenons.

Le Temps d'Ottawa publie sous ce titre, un article consacré à la mémoire de son regretté fondateur Oscar MacDoneld ; nous n'avons point la prétention de rien ajouter à cet éloge si touchant et si mérité, et si nous empruntons à notre confrère, son titre, c'est que nous avons nous aussi une dette à payer à la mémoire de cet homme droit, loyal et convaincu.

Nous nous souvenons en effet, qu'il y a un an à pareille époque *Le Manitoba* publiait à l'occasion de cette mort un article infâme, inpiré par la haine la plus vile, le ressentiment le plus bas.

L'indignation fut grande parmi tout ce que notre population compte d'esprits vraiment élevés, mais hélas, les moyens de répondre, de flageller comme elle le méritait cette lâche action, nous manquaient à cette époque, et jamais plus qu'en cette occasion nous ne ressentîmes aussi vivement, l'impérieuse nécessité de posséder un journal qui put témoigner de notre écœurement en présence de tels faits.

Nous manquerions à notre devoir si nous laissions passer cet anniversaire sans jeter à la face de ce honteux journal, le dégoût et le mépris amassés dans nos cœurs depuis cette époque.

Oscar MacDoneld eut l'audace d'écrire, ce qu'il pensait, en toute sincérité, des hommes et des choses ; le premier, il osa publier ce que tous les hommes sensés répétaient entre eux.

Ce sont là des crimes impardonnables aux yeux de certaines gens habituées à l'obéissance aveugle.

L'exercice sans contrôle d'une puissance despotique absolue, s'appuyant sur l'âme pour mieux commander au corps, avait insensiblement convaincu ces gens-là de leur complète inviolabilité, et ils ne pardonneront jamais à l'audacieux mortel qui osa le premier leur arracher le masque et les renvoyer dans l'enceinte de leurs seules attributions.

Aussi lorsque la terrible Faucheuse qui moissonne indistinctement le bon grain et l'ivraie enleva à notre affection cet esprit éclairé et si droit qui fut Oscar MacDoneld, lorsque la mort arracha la plume des mains de cet infatigable travailleur, lorsque sa noble intelligence se fut envolée vers les régions célestes, la haine couvée pendant de longues années n'attendit point seulement de voir sa tombe fermée, pour s'épancher avec d'autant plus de cynisme et d'autant moins de retenue que son impuissance en présence du vivant avait été plus grande.

Certes nous avons été habitués de longue date à voir s'étaler dans les colonnes du *Manitoba* bien des bassesses et des vilenies, mais jamais la plume de son rédacteur ne fut trempée dans tant de fiel, jamais sa main ne fut conduite par une telle rage, jamais son inspiration ne fut plus honteusement passionnée.

Ce fut un débordement d'injures, de malpropretés, de tout ce qu'une cervelle en délire peut concevoir de plus odieux.

Certes, le rédacteur d'alors est maintenant disparu, il a sombré dans le mépris et l'indignation d'une réprobation universelle, et ses chefs eux-mêmes l'ont en quelque sorte abandonné. Mais la responsabilité de pareilles manifestations n'en retombe pas moins sur ceux qui au vu et au su de tous sont les inspirateurs et les Directeurs du *Manitoba*.

Il est pénible de constater combien leur conduite a été répréhensible en cette occasion ; et combien elle cadre mal avec leur mission de paix, de charité et d'oubli des injures.

Mais l'excès même de l'outrage, est une preuve bien convaincante de l'efficacité des luttes soutenues par Oscar MacDoneld ; la rage furieuse du bandit, lorsque le policeman lui met la main au collet, est une preuve non équivoque de sa culpabilité ; et sa fureur de se voir découvert s'épanche en des torrents d'injures.

Oscar MacDonel fut avant tout un citoyen libre et indépendant, et c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire ; sa noble franchise a ouvert une voie nouvelle au journalisme de notre pays, elle l'a délivré du honteux baillon qui menaçait de l'étonffer. Nous suivons ses traces sur cette route droite et spacieuse au bout de laquelle luit la radieuse clarté de l'éternelle vérité comme lui nous aurons pour unique préoccupation la justice, et pour arme la sincérité.

Lettre a un Electeur.

Vous me demandez, mon cher Pierre, de vous donner mon avis sur le fait de savoir, lequel des deux candidats en présence dans votre comté, mérite le mieux votre appui.

Je déclinerais certainement pareille responsabilité en toute autre occasion, mais ici la question se présente d'une façon si concrête qu'il me semble nécessaire de vous déclarer bien franchement mon opinion ; sa sincérité sera son plus grand mérite.

Vos deux candidats professent exactement vos opinions politiques ; leur honorabilité est également respectable, leurs antécédents se valent car tous deux briguent pour la première fois vos suffrages, vous n'avez donc pour appuyer votre choix que le caractère connu ou apparent de chacun d'eux et si j'ai bien saisi votre pensée, le problème est tel :

Paul est un homme énergique, un peu violent même, c'est un volontaire, il affronte les obstacles de face, et son opinion une fois faite, le diable ne l'en ferait point démordre.

Jacques, est tout différent, c'est une nature calme, un peu compassée même, sa politesse est exquise, il est plein de prévenances pour ses adversaires, il a l'horreur de toute violence, et préfère tourner les difficultés que de les attaquer de front.

Avec Paul vous craignez de voir casser les vitres.

Avec Jacques vous avez peur de n'aboutir à rien.

Deux alternatives également funestes selon vous aux intérêts de notre parti.

La question ne se limite donc pas à Paul ou à Jacques, elle est plus haute, elle est autrement élevée et générale et c'est à ce titre seul que je l'envisagerais.

Il faudrait n'avoir jamais lu une seule page d'histoire, mon cher Pierre, pour oser nier le rôle éternellement néfaste, annihilant de l'indécision en matière politique.

L'histoire des religions, des empires, des grands mouvements intellectuels n'est qu'un long poême en l'honneur de la volonté humaine, et de sa résultante, l'énergie Partout et toujours, nous les voyons triompher impitoyablement de l'indécision, de la faiblesse de caractère.

Dans la lutte éternelle que se livrent les intérêts, les passions et les principes, dans le combat entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge, toute hésitation est fatale, toute concession est un arrêt de mort, car c'est une abdication de la volonté.

La volonté qui seule permet à l'homme de dominer le monde !

Sans la volonté, l'intelligence, les plus belles qualités, ne sont plus que des épaves, l'homme n'est plus qu'une barque sans gouvernail, à la merci des éléments.

En somme, mon cher Pierre, l'homme que vous choisissez pour vous représenter est un guerrier qui doit combattre, et lutter, et dans l'intérêt de vos convictions il importe donc d'avoir un homme qui affronte bravement le combat, et non point un craintif qui évite sans cesse d'entamer la lutte dans la peur de compromettre le résultat.

Il est d'autres considérations à faire entrer dans ce débat et j'y arrive.

L'énergie, l'entêtement, la violence même sont toujours la résultante de convictions profondes, sincères.

L'indécision, les attermoiements sont trop souvent la preuve de l'absence complète de toute conviction.

Les grands élans, les nobles sentiments qui font les héros, les martyrs, les pasteurs des peuples, les fondateurs d'empire, sont inconnus aux timides, aux indécis, car la cause même de leur indécision, de leur tactique de compromission est l'intérêt personnel, le souci de prévenir les différentes éventualités, de ménager toutes les influences capables d'intervenir sur le résultat final de leur carrière.

Craignez donc comme la peste les indécis, les timorés, qui sous prétexte de peser le pour et le contre, de ruser, de respecter les préjugés de celui-ci ou de celui-là, n'ont en réalité qu'une seule pensée, un seul but, leur intérêt personnel ; vous n'avez aucun résultat appréciable et décisif à attendre de ces caractères-là ; ils vous jetteront de temps en temps quelques concessions sans importance, dues bien plutôt à la ruse de leurs adversaires qu'à leurs propres efforts, mais ne comptez jamais sur eux pour entendre prononcer le mot important, celui qui décide de la victoire.

Ma réponse se résumera ainsi :

Avec Paul, si vous avez quelques craintes, vous aurez aussi l'espoir d'un résultat.

Avec Jacques, vous avez tout à craindre et rien à espérer.

Les Irlandais Catholiques.

Un lettre parue dans la *Tribune* de Winnipeg et signée "Un Irlandais Catholique," a causé une certaine sensation parmi la société canadienne de notre ville, non point tant en raison des faits en eux-mêmes, que par suite du sentiment d'hostilité envers la population canadienne-française, dont le porte-parole des Irlandais catholiques parait animé.

Nous n'avons point à nous préoccuper des raisons que pouvait avoir M. S. A. D. Bertrand à témoigner de son intérêt pour la situation des écoles catholiques à Winnipeg ; il faut vraiment être d'une susceptibilité peu ordinaire pour en ressentir la moindre surprise ; sa démarche est celle d'un catholique qui s'intéresse aux intérêts de sesco-religionnaire. Peut-on vraisemblablement l'en blâmer ?

Ce qui est certain malheureusement, c'est l'antagonisme bien marqué de l'auteur de la lettre pour les Canadiens-Français ; la démarche de M. Bertrand lui est un prétexte pour épancher ses peu recommandables sentiments.

Cela n'est point pour nous surprendre, c'est une douloureuse constatation faite depuis longtemps déjà, que cette animosité déclarée des Irlandais catholiques contre nous et contre notre langue.

Ne furent-ils pas du nombre de ceux qui favorisaient les tentatives pour l'abolition de la langue française.

Ils n'ont jamais laissé passer une occasion de manifester hautement leurs sentiments à cet égard, et nous remplirions des volumes à vouloir citer tous les faits de ce genre.

Leur animosité n'épargne point le clergé canadien-français luimême.

N'avons-nous pas vu un jour à l'Eglise catholique, deux des membres de la colonie irlandaise, quitter ostensiblement le lieu saint aux premier mots d'une allocution en "Français" par le curé ! !

Notre intention n'est point de nous étendre sur ce douloureux sujet, nous voulons seulement constater ce qui est avéré. Il n'est point téméraire d'affirmer que la passion politique n'est pas étrangère à cette attitude, et nous pourrions citer telle notabilité de la société irlandaise dont la haine politique est connue, malgré ses récentes courbettes officielles.

Il fut un temps pourtant où l'Irlande était heureuse d'entendre des voix françaises s'élever en sa faveur et de voir le sang français couler pour sa défense.

L'Alliance Anglo-Americaine.

Le discours de M. Chamberlain proclamant la nécessité d'une alliance anglo-américaine, fut-ce au prix d'une guerre, ne parait point avoir produit l'effet qu'on en pouvait raisonnablement attendre.

Les deux nations intéressées, en présence de l'éventualité prochaine d'une solution définitive, paraissent se recueillir ; la mise en demeure de sanctionner par des faits les manifestations de sympathie, plutôt platoniques du début, a eu pour résultat de forcer les deux peuples à envisager la question au point de vue des avantages et des inconvénients qui peuvent résulter d'un tel accord.

L'on est obligé de constater que l'opinion publique si prolixe dans les protestations de simple amitié semble beaucoup moins enthousiaste lorsqu'il s'agit d'une alliance effective.

En somme l'intérêt national prime pour le moment le sentiment et chacun veut, (désir bien légitime) peser le pour et le co[illegible] avant de s'engager.

La question intéresse le Canada à plus d'un point de vue, et il peut être de quelqu'utilité de l'étudier sérieusement.

Tout d'abord, il convient de mettre de coté, le fait indéniable des sympathies. Elles existent et continueront à exister avec ou sans alliance ; sans prétendre voir dans la lutte actuelle, une guerre de race, ou de religion, il n'en est pas moins avéré, que pour nous, comme pour l'Angleterre, notre sympathie, qu'elle soit due au voisinage ou à la similitude d'origine, s'accroit de l'intérêt certain que nous avons à rester bons amis avec la République Américaine.

Par contre, il ne semble pas au premier abord que l'alliance puisse être profitable soit aux Etats-Unis, soit à l'Angleterre, elle paraît même contraire aux intérêts de ces deux pays.

John Bull et Jonathan sont sans conteste rivaux ; rivaux commerciaux et industriels.

Les Etats ne sauraient tirer avantage d'un accroissement de prépondérance de l'Angleterre, pas plus que l'Angleterre ne saurait sans danger, aider au développement d'influence de sa rivale.

Toute alliance qui, à l'heure actuelle aurait pour effet d'accroitre la puissance d'une ou de ces deux nations ferait naître cette résultante certaine, de rapprocher le moment où la rivalité commerciale, le conflit des influences, l'antagonisme des intérêts, imposeront la guerre.

L'Angleterre ne peut désirer pareille alliance que si elle se voyait menacée (ainsi qu'on peut le supposer d'ailleurs pour l'heure actuelle) par une coalition européenne ; mais alors les Etats-Unis seront fort excusables de ne point se mêler à une lutte, à laquelle ils peuvent aisément se soustraire, et dont le résultat quel qu'il soit ne peut que tourner à leur avantage, en tant qu'ils resteront simples spectateurs.

Mais, même dans cette éventualité les Anglais feraient une fausse manœuvre en liant partie avec les Etats-Unis. Ils n'ont à ce qu'il semble rien à y gagner.

La flotte des Etats-Unis engagée dans la lutte contre l'Espagne, serait un appoint de peu d'importance, pour la formidable marine de l'Angleterre. L'armée de l'oncle Sam ne pourrait non plus intervenir d'une façon bien décisive dans un tel conflit.

Victorieuse ou non la nation anglaise, en associant les Etats-Unis à son sort contribuerait simplement au développement forcé de l'armée et de la marine des Etats-Unis, d'une façon telle que cette augmentation de la puissance militaire américaine serait un danger certain, imminent, pour la tranquillité des colonies anglaises de ce continent.

Aussi est-il permis d'espérer que les déclarations de M. Chamberlain avaient uniquement pour but d'effrayer l'Europe menaçante, de l'empêcher de se mêler à la guerre actuelle. Il a répondu à la menace d'une coalition par le spectre de l'alliance anglo-saxonne.

L'Angleterre ne doit point perdre de vue l'intérêt vital qu'elle a d'assurer avant tout la sécurité et l'indépendance de sa possession du Canada.

Le Dominion est le trait d'union le plus puissant entre la métropole et ses possession en Asie, et surtout c'est le grenier, le réservoir illimité, nécessaire pour assurer l'alimentation de la Grande-Bretagne, dans l'éventualité qu'il est permis de prévoir où les Etats-Unis par une raison ou par une autre viendraient à lui faire défaut pour assurer ses approvisionnements.

Ce but, la continuation de relations cordiales, le témoignage de sympathies naturelles suffiront à l'assurer ; une alliance offensive et défensive le compromettrait à coup sur.

Toute *faction* est un composé de dupes et de fripons.

—

Donner ne fait que des ingrats ; prêter fait des ennemis.

—

L'amitié obtient, l'importunité arrache, mais l'exigence repousse.